

Jackie Maxwell
Théâtre

Jean Fugère

Mon Toronto
Number 63, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42474ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fugère, J. (1991). Jackie Maxwell : théâtre. *Liaison*, (63), 32–33.

J A C K I E

MAXWELL



C'est à mon arrivée au Canada en 1968, au Centre national des Arts où je travaillais, que j'ai découvert le théâtre francophone. Tout le théâtre à l'époque était en pleine effervescence : il y avait ce sentiment que tout pouvait être dit, que tout était à faire. C'était très rafraîchissant, surtout après l'Angleterre qui peut être si suffisante et se reposer si facilement sur ses lauriers... Et puis, venant d'Irlande, je trouvais merveilleux, très naïvement sans doute, de me trouver dans un pays qui parle deux langues, où l'on présente deux dramaturgies et où il y avait cette possibilité d'échanges entre cultures. Ce goût du théâtre francophone est donc parti d'une curiosité personnelle, mais si nous présentons aujourd'hui Jean Marc Dalpé, Michel Garneau ou Michel Marc Bouchard, au Factory Theatre, c'est qu'il y a aussi une réponse du public. Donc que ces auteurs disent quelque chose que le public est disposé à écouter. Chose certaine, comme productrice je ne produirais pas un spectacle si je croyais que le public n'allait pas venir!

Les théâtres de ma génération, le Factory, le Tarragon, et le Passe-Muraille ont tous à peu près vingt ans. Essentiellement ce qu'on souhaitait tous, c'est présenter des pièces écrites par des Canadiens, sur les Canadiens, pour les Canadiens. Aujourd'hui, je pense que notre théâtre vit une certaine maturité. Nous avons toute une relève de jeunes auteurs et des dramaturges



qui ont une œuvre derrière eux tels George F. Walker, Judith Thompson, Sharon Pollock, John Murrel, Thomson Highway. Le public va même aller voir « la toute dernière dernière » de Walker, ou de Thompson. Donc, il y a un contexte théâtral. Sans doute qu'on n'y trouve pas l'espèce de foi nationaliste qu'il y a eu au Québec, mais je crois que le théâtre anglophone a mûri, qu'il affiche une sensibilité urbaine et variée. Il faut dire d'ailleurs que notre théâtre est naturellement plus ironique, elliptique que le théâtre francophone. On a tendance à se taire, à taire plus qu'à dire. Le sous-texte est toujours très présent. Enfin, la scène théâtrale parallèle ou alternative est aussi très vivante à Toronto : Theatre Columbus, Buddies in Bad Times, Crow's Theatre, Native Earth Theatre proposent des spectacles qui sont souvent l'expression d'une communauté très précise, les gais ou les autochtones. Et d'autres encore comme Particle

Zoo, Dna regroupent des artistes qui eux, privilégient les moyens d'expression multiples

Personnellement, ce qui me retient à Toronto ce n'est pas la ville mais les artistes qui s'y trouvent. Du point de vue du nombre d'artistes et aussi des possibilités offertes, c'est à Toronto que ça se passe.

Je crois que Toronto a une conscience de plus en plus grande de ses ethnies mais que ça ne change pas pour autant l'échiquier politique : ceux qui

35 ANS, IRLANDAISE
D'ORIGINE, DIRECTRICE
ARTISTIQUE ET METTEURE
EN SCÈNE AU FACTORY THEATRE.
ON LUI DOIT LA PRODUCTION
ANGLAISE DE PIÈCES DE THÉÂTRE
QUÉBÉCOISES ET DE LE CHIEN
DE JEAN MARC DALPÉ. ENTREVUE EN ANGLAIS.

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE DIRE

détiennent le pouvoir, ceux qui dirigent Toronto. Et c'est ça le problème. C'est la mentalité, si présente en Irlande, du *diviser pour régner*. Chacun dans sa petite boîte, dans son petit compartiment pour s'assurer que l'ordre règne. La réponse à cela, c'est d'une part un accroissement de la violence — et il y a du racisme à Toronto non seulement entre blancs et gens de couleur mais entre les différentes ethnies — mais, je le crois, ce peut être aussi la création. Et c'est pour cela que je dis parfois que nous faisons du théâtre de guérilla. Par ailleurs, je suis très partagée sur la question du multiculturalisme dans le monde des arts. Surtout parce que l'on ne semble pas faire de démarcation très claire entre les professionnels et les amateurs, entre une activité communautaire et une production professionnelle. Selon l'ex-ministre Marchese, un festival ukrainien, par exemple, serait subventionné sur les mêmes bases qu'un théâtre professionnel. Or, ça n'a rien à voir. Rien du tout. Conséquemment, cela veut dire aussi que ceux d'entre nous qui préfèrent se définir comme artistes et non pas comme travailleurs culturels sont traités d'élitistes et je trouve cela dangereux.

Le *Fantôme de l'opéra*? À mon avis, ce n'est pas du théâtre, ce serait plutôt comme Ontario Place, ça n'a rien à voir avec la ville. Ça ne veut pas dire pour autant que je sois contre le théâtre commercial. Au contraire, j'aimerais simplement que des pièces comme *Les Misérables* ou *Le Fantôme* ne soient pas le seul type de théâtre commercial à être présenté. D'ailleurs, comment arriver à diffuser davantage notre théâtre, nos créations,

ici et pourquoi pas dans le monde, c'est ce qui m'intéresse personnellement et sur quoi nous travaillons. Par exemple, notre pièce *Love & Anger* de Georges F. Walker a été présentée sept mois au Factory puis, en seconde carrière, trois mois et demi au Bluma Appel. Donc, la mentalité change. Si une pièce a été montée une fois, on ne se dit pas que c'est fini mais on essaie plutôt de la remonter ailleurs. Je suis pour la mobilité, pour le plus de mouvement possible. Si j'ai un credo vraiment, c'est de faire en sorte que ça bouge. C'est d'essayer de mettre des artistes, des auteurs, des énergies en relation parce que c'est comme ça à mon avis que le théâtre va se maintenir en vie et ne demeurera pas un acte isolé.

Non, c'est vrai, j'ai horreur des barrières et tout ce qui tend à isoler. Est-ce pour cela que j'éprouve toujours une sorte d'ambivalence à me dire Torontoise, une ville très isolationniste, alors que je n'ai aucun problème à me dire Canadienne? Eh tout cas, je suis constamment partagée entre l'amour et un sentiment de colère face à cette ville. *Love & Anger*, precisely.



Où j'aime aller...

Le Café Epicure, sur la rue Queen, parce que j'y ai eu certaines des meilleures conversations de ma vie.

Book City, la librairie sur la rue Bloor. Idéale quand on va faire ses courses : on peut y flâner sans problème. C'est à la fois utile et agréable.

Women's College Hospital, où ma fille est venue au monde. Parce que le personnel m'a donné l'attention et les soins les plus extraordinaires que j'aie jamais eus à Toronto.

Mes trois ★★★

George F. Walker, dramaturge et une des consciences de Toronto.

Thomson Highway, dramaturge et voix urbaine des Amérindiens.

Jackie Burroughs qui a cette habileté incroyable à sauter dans l'inconnu et à produire du neuf.

Si Toronto était...

Un animal? Un animal potentiellement excentrique mais qui joue les normaux. Un lama, genre.

Une femme? Intelligente, célibataire, agréable dans les partys mais pas de celles que vous voulez comme compagne de vie.

Une émotion? Névrosée, oui, sans doute l'émotion de névrose.

HONEST ED, LE
MAGASIN À RAYONS
AUX MILLIERS DE
LUMIÈRES, C'EST LUI LE
THÉÂTRE ROYAL
ALEXANDRA, SUR KING,
C'EST LUI. LE OLD
VK, À LONDRES, C'EST
LUI. ED MIRVISH
EST PARTOUT. SON FILS
DAVID AUSSI. PARENTS
AVEC DIEU
SATURDAY NIGHT
MAGAZINE... C'EST
103 ANS D'HISTOIRE
CANADIENNE. À FRÉ-
QUENTER, SI ON
S'INTÉRESSE À CE QUE
PENSE L'INTELLI-
GENTSIA ANGLOPHONE.
POUR LES AMA-
TEURS DE JAZZ. OUTRE
LE FESTIVAL
ANNUEL ET CELUI DES
BEACHES, LA
DERNIÈRE NÉE DES
BOÎTES : THE TOP O'
SENATOR.